

# L'AMOUR JOUÏSSANT

*Par le PÈRE IVES DE PARIS*

*Capucin*

**A PARIS**

Chez DENYS THIERRY  
Rue Saint Jacques, à l'Image  
S. Denys.

---

**M. DC. XXXXIII**

*Avec Approbation & Privilège.*

*Un livre intitulé*

*LES PROGRÈS DE L'AMOUR DIVIN*

*Où il est traité de*

*L'AMOUR*

*NAISSANT,*

*SOUFFRANT,*

*AGISSANT*

***Et JOUISSANT***

*Composé par le P. IVES DE PARIS Capucin.*

*Approbation des docteurs*

*en la faculté de théologie à Paris*

*8 Décembre 1642*

*Approbation des Prédicateurs de l'Ordre de St François  
Capucins*

*Paris, couvent de l'Assomption*

*18 Décembre 1642*

*Privilège du roi*

*Paris 9 Décembre 1642*

*Achevé d'imprimé*

*27 Janvier 1643*



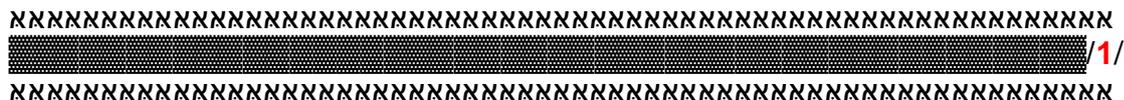
## TABLE DES CHAPITRES

### L'Amour Jouissant

<i>Avant propos</i>	<i>fol 1</i>
<b>Chapitre I.</b>	
<i>La paix et la tranquillité de l'âme</i>	<i>fol 15</i>
<b>Chapitre II.</b>	
<i>Les tranquilles réflexions de l'âme en Dieu et sur soi-même</i>	<i>fol 24</i>
<b>Chapitre III.</b>	
<i>La vue de Dieu en toutes les créatures</i>	<i>fol 36</i>
<b>Chapitre IV.</b>	
<i>La complaisance aux félicités du prochain</i>	<i>fol 47</i>
<b>Chapitre V.</b>	
<i>Les triomphes du cœur dans les solennités de l'Église</i>	<i>fol 58</i>
<b>Chapitre VI.</b>	
<i>Les joies et l'espérance dans les solennités des Saints</i>	<i>fol 71</i>
<b>Chapitre VII.</b>	
<i>Transport de l'esprit avec les bienheureux</i>	<i>fol 80</i>
<b>Chapitre VIII.</b>	
<i>La triple jouissance de l'amour en la contemplation, la Complaisance Et l'imitation des perfections divines</i>	<i>fol 89</i>
<b>Chapitre IX.</b>	
<i>De la très simple unité de Dieu</i>	<i>fol 101</i>
<b>Chapitre X.</b>	
<i>De l'infinité</i>	<i>fol 112</i>

<b>Chapitre XI.</b>	
<i>De l'immensité</i>	<i>fol 122</i>
<b>Chapitre XII.</b>	
<i>La De l'éternité</i>	<i>fol 132</i>
<b>Chapitre XIII.</b>	
<i>La science de Dieu</i>	<i>fol. 140</i>
<b>Chapitre XIV.</b>	
<i>De la toute puissance</i>	<i>fol 148</i>
<b>Chapitre XV.</b>	
<i>De l'amour de Dieu envers nous et de sa bonté communicative</i>	<i>fol 155</i>
<b>Chapitre XVI.</b>	
<i>De la providence</i>	<i>fol 163</i>
<b>Chapitre XVII.</b>	
<i>La De la miséricorde de Dieu</i>	<i>fol 171</i>
<b>Chapitre XVIII.</b>	
<i>Unions divines</i>	<i>fol 178</i>
<b>Chapitre XIX.</b>	
<i>Le secret de l'amour divin</i>	<i>fol 187</i>
<b>Chapitre XX.</b>	
<i>Humble et diligente conduite pour se conserver les faveurs de Dieu</i>	<i>fol 196.</i>

Fin 203



# L'AMOUR JOUISSANT

## AVANT-PROPOS

Nous avons vu l'amour divin dans les faiblesses d'une naissance qui tient encore beaucoup des basses inclinations, et des sentiments intéressés de la nature./2/ Nous l'avons vu souffrir dans ces impitoyables opérations, qui font mourir les anciennes habitudes de l'âme, pour y faire naître celles du nouvel homme créé selon la justice. Nous l'avons vu dans ces emplois, qui sont de si grands combats, et de si rudes épreuves à son courage, qu'on les peut conter entre ses souffrances. Certes toutes ces conditions ainsi mêlées de douleur, semblent contraires aux propriétés de l'amour, qui prenant son origine de la bonté et de la beauté, ne nous devrait donner que des délices.

N'y a-t-il point quelque état possible en cette vie, /3/ qui soit assez heureux pour nous affranchir de ces peines et de ces continuelles inquiétudes. La Providence ne donne point ici d'inclinations, sans leur pourvoir de sujet capables de les contenter. De là vient que les animaux commencent leurs mouvements par des tressaillements de plaisir ; que la terre donne l'ouverture à ses fécondités, par les délicieuses productions des fleurs, et que toutes choses en leurs commencements ont de la beauté ; comme pour un gage, pour une joyeuse confiance, qu'elles doivent sans faute obtenir ce qu'elles demandent de perfection. L'homme serait-il /4/ seul en ce monde qui souhaiterait son bien, sans le posséder ? Et ces premières dispositions de son amour si difficiles, seraient-elles un présage d'une fin encore plus malheureuse ?

Si le Ciel offre ses lumières à tous les yeux qui les peuvent voir ; si l'air ouvre ses espaces aux oiseaux qui s'y peuvent égayer ; si les choses mêmes périssables s'exposent pour la satisfaction des appétits qui les désirent. Dieu qui est la première bonté, le principe de toutes ces communications, ne se refusera pas aux âmes, dont il est le souverain bien ; il ne leur dénierait pas quelque sorte de /5/ jouissance, afin d'accomplir en eux les effets de sa bonté.

Déjà nous portons l'image de sa sagesse et de sa puissance, par les lumières de notre esprit, et les ardeurs de notre cœur ; mais ces traités divins seraient profanés, s'ils se rencontraient nécessairement en nous avec cette misère, d'être toujours ici dans le désir, sans jamais avoir moyen de le posséder. Et cet état lamentable aurait trop peu de rapport avec notre Principe, à qui le bonheur est essentiel. Il est vrai qu'il est infiniment élevé au dessus de nous, par une éminence, avec laquelle /6/ notre nature ne peut avoir de proportion ; Néanmoins sa bonté qui est infinie comme sa grandeur, nous peut relever de notre défaut, et nous permettre ici quelque essai de notre béatitude.

Il semble qu'il y ait en cela quelque sorte de justice ; car le cœur qui se prive de tout ce qu'il peut former de désirs pour les créatures, qui se donne tout entier à Dieu, lui offre une chose aucunement infinie, il lui donne tout ce qu'il est, et se donnerait encore avec plus de courage, s'il avait de meilleures qualités. Cela demande à Dieu, qu'il se communique à nous, /7/ de sorte que nous ressentions quelque effet de toutes ses excellences ; c'est-à-dire que nous ayons quelque participation de sa félicité, comme nous l'avons déjà de sa vie.

Je lui dois tout ce que je lui présente ; c'est un acquit, qui ne fait point naître en lui d'obligation ; aussi je confesse de n'y avoir point de droit, je me promets seulement de sa miséricorde, que m'ayant donné l'être, quand je n'étais pas pour le mériter, il m'aimera quand je l'aime, et que m'aimant, il me donnera quelque part au bonheur, dont il a fait naître en moi le désir. Après que /8/ je me suis offert tout entier à lui, mon âme est comme une terre sèche, dont les fentes sont autant de bouches ouvertes, qui demandent les rosées du Ciel ; cette parfaite dénudation de toutes les choses mortelles, fait dedans mon cœur un vide, qui attire les flammes divines, et l'esprit de consolations y descend, comme dessus les Apôtres, quand ils se trouvèrent privés de tous les contentements humains.

Véritablement si notre vie est ici bas une milice ; si elle doit supporter les fatigues des combats, il n'est pas juste qu'elle se passe dans toute la félicité des /9/ bienheureux, ni qu'elle possède toutes ces ineffables délices, qui doivent donner les dernières satisfactions à nos puissances ; mais au moins elle doit être animée par quelque commencement de béatitude, comme elle a le commencement de la charité : Il doit ce semble y avoir des âmes élevées à de sublimes communications avec Dieu, afin qu'elles puissent approcher la condition des bienheureux, par une continuité d'esprit et de lumières, qui fasse un corps de toute l'Église.

Dieu fait ses entrées de triomphe dans les âmes qui lui sont fidèles : il y fait /10/ ses demeures en certains temps, avec de magnifiques effusions de sa bonté, quoiqu'il n'y déploie pas encore tous les éclats de sa gloire ; il compatit aux infirmités de l'homme, qui ne saurait vivre sans plaisirs, et qui abandonnant ceux de la terre, serait trop misérable, s'il n'avait quelque part à ceux du Ciel ; Il veut récompenser par ces immenses largesses tout ce que les sens et la fortune nous peuvent donner de délices, et par une toute puissante émulation, rendre les saintes âmes consacrées à



du monde, des sens de l'opinion, dans une souveraine liberté. Elle ne voit rien dans ce grand commerce de la vie commune, qu'elle ne méprise ; et parmi ce spectacle que les riches y font de leurs vanités, elle n'admire que la faiblesse des esprits qui les estiment.

Elle assujettit tellement le corps par les lois de la tempérance, qu'elle lui laisse seulement les forces nécessaires pour en recevoir du service, et les sens ne s'emportent plus qu'à de petites insolences d'esclaves, qui sont bientôt remis en leur devoir. La raison gouverne ses facultés intérieures, comme /17/ un ministre qui prend ses ordres d'une puissance souveraine ; car elle assujettit ses conseils aux lumières de la foi ; elle règle ses desseins, ses entreprises, toute sa conduite sur les volontés de Dieu, qu'elle consulte sans cesse par tous les moyens qui les lui peuvent enseigner, et qu'elle accomplit avec les actes toujours réitérés d'une intention très pure.

Cette équitable subordination de puissances fait la paix dans l'âme, comme dans le monde, quand les éléments s'y conservent, leurs qualités et leurs régions ; comme dans nos corps, quand les parties se maintiennent /18/ en leur naturelle constitution, et les humeurs dans la justesse du tempérament. Comme dans les états, quand la bonne intelligence des officiers les met à couvert des guerres civiles et étrangères.

En suite de cette paix, qui est encore dans le commerce, et de ce repos, qui n'est rien qu'une régularité des mouvements, l'âme revient à soi, elle rentre dans son intérieur, où elle trouve des tranquillités ineffables, et un silence mystérieux de toutes les choses extérieures. Le même feu qui fait pétiller l'huile, l'apaise, quand il y a consommé toutes les humidités d'eau, /19/ ennemies de la chaleur ; il calme de même l'or dans le creuset, et le réduit en une consistance lumineuse, après plusieurs petits bouleversements, qui en ont fait exhiler les métaux impurs. Ainsi l'Amour divin donne premièrement de grandes agitations à l'âme, afin de la purifier de tous les sentiments humains, et quand il l'a conduit jusques au point d'une parfaite intégrité, il s'arrête en une délicieuse suspension de ses puissances.

La mémoire se voit nettoyée de tout ce que le long usage de la vie y avait mis de figures ; le jugement et la volonté, sans se répandre /20/ sur d'autres objets, éclatent avec de tranquilles lumières, comme un Ciel serein dans les plus beaux jours de printemps.

Certes l'amour est là jouissant, puisqu'il y est comme dans la magnificence d'un triomphe, après l'entière défaite de ses ennemis : Il commence les solennités de ce grand jour de repos, qu'il doit avoir dans l'éternité : et se met dans de solides acquiescements, comme s'il possédait déjà son bien infini, sans être plus en danger de le perdre.

Si l'âme d'elle-même si changeante, arrête là tous ses mouvements, il faut que /21/ ce soit par une secrète vertu de son centre : c'est Dieu qui lui donne ce



Quand elle apaise les mouvements de la sensitive et raisonnable, elle se délivre de plusieurs conditions, qui ne s'accordent pas avec la très simple unité du premier être : elle /26/ devient comme une source d'eau vive, qui par son repos se purifie de ses ordures, efface les rides qu'elle avait reçues de l'agitation, et prend une surface polie sur un fonds noir, pour bien représenter les éclatantes beautés de son Soleil. C'est une souffrance heureuse, néanmoins nécessaire à cette belle eau ; de recevoir l'image du Ciel ; mais c'est un effet des pures miséricordes de Dieu, que cette âme pacifique soit enrichie de ces lumières : ces grâces sont en elle des effusions libérales, néanmoins peu fautives, parce qu'elles procèdent de la souveraine bonté, qui a fait les /27/nécessités dans la Nature.

Elle n'est donc pas plutôt à soi, qu'elle se trouve comme toute investie, toute pénétrée de Dieu : Elle le conçoit comme un abîme sans fonds, comme une étendue sans bornes : comme une durée sans fin ; comme une lumière sans corps, sans lieu, sans division, sans mesure ; comme un silence mystérieux, où tout éclate en voix de louange ; comme un vide infini de toutes les choses créées, avec une immense plénitude de perfections ; comme une essence très simple, qui comprend en son unité une puissance, des beautés, des délices infinies, qui est à soi-même,/28/ et à tous les saints un objet éternel de béatitude.

Hélas ! que mes idées sont confuses, que mes termes sont impropres pour exprimer ce que l'âme voit et ce qu'elle sent, quand elle s'unit à Dieu ; mais que peut-elle voir et sentir durant ces illustrations, qui passent souvent comme des éclairs, et qui la mettent bientôt dans les ténèbres, par un excès de lumières. Tant qu'elle est attachée à ce misérable corps, ces sublimes élévations, et ces essais de béatitude, lui sont un état de violence, qui ne peut pas avoir une longue suite.

Elle revient donc en /29/ elle-même, avec quelques espèces confuses des félicités qu'elle vient de perdre, qui ne lui laissent pas encore reconnaître ses faiblesses par considération, mais par défaillance ; comme l'œil tout ébloui du Soleil, ne discerne point les couleurs, et ne voit que des petites roues de lumière, qui se bouleversent dans un chaos de ténèbres, de sorte qu'elles troublent l'esprit visuel.

Quand ses puissances sont un peu rassises, elle se connaît, hélas ! Dans des langueurs, des impuissances, des conditions désavantageuses, qui étant comparées au souverain bien, lui paraissent un pur /30/ néant. Elle se voit comme un rien sous un pouvoir infini, néanmoins elle sent en soi de grandes ardeurs de le connaître, de l'aimer, de le servir. Lors il ne semble plus y avoir d'imbécillités dans un esprit qui se porte à de si grandes lumières, ni de violence dans une volonté qui reçoit de si vastes affections.

Elle ne reçoit néanmoins ces capacités que par la force du souverain bien, dans lequel elle se trouve avoir tout ce qu'elle a de subsistance. Cela fait qu'elle s'y élève par un effort de la grâce, puis elle retombe dedans soi par les faiblesses de la nature. Mais elle se /31/ retrouve en Dieu, qui est toute sa vie, l'unique objet de son amour, et elle retrouve Dieu en elle-même, puisqu'elle voit les effets de sa bonté, en

tout ce qu'elle possède de bien ; outre ce qu'elle conserve au fonds de son intérieur un sentiment immobile de divinité, qui est comme le centre de toutes ces révolutions. Elle les fait plus lentes, ou plus vîtes, selon que la grâce lui donne sujet de s'arrêter plus ou moins dans la contemplation de Dieu, ou d'elle-même. Elle peut rendre aussi son mouvement plus continuel que celui du Ciel, qui ne va point a des /32/ termes opposés, parce qu'elle tend à un infini qu'elle rencontre partout, en elle, dans les créatures, dans lui-même, et qu'elle s'en approche par le même cours, qui semblait s'en éloigner.

Mais comme il est extrêmement vite, il ne lui donne qu'une vue confuse du bien qu'elle cherche, et une jouissance passagère, qui ne fait qu'accroître, sans contenter ses désirs. Ainsi saint François passait les nuits toutes entières à ne préférer autre chose que ce peu de mots, après de longs intervalles. Mon Dieu, vous êtes mon souverain bien : hélas que suis-je devant vous, et qu'êtes-vous /33/ mon Dieu au dessus de moi ; ne m'en donnerez-vous jamais la connaissance : je ne suis que poudre, qu'un sujet de misères et de vanités ; Vous êtes mon Dieu, une vie, une force, une sainteté infinie ! Hé comment puis-je avoir l'accès d'un infini ? Je sens en moi des lumières et des chaleurs incomparablement plus grandes que je ne mérite, mais beaucoup moindres que je ne souhaite : car je voudrais me perdre tout entier dans l'abîme de vos lumières et de vos bontés, mais je suis trop faible pour rompre toutes les chaînes qui m'attachent à la nature ; je ne saurais me défaire tout à /34/ fait de moi, pour me donner tout entier à vous, et dans l'infinité de votre plénitude, vous ne sauriez me recevoir pour vous accroître de moi : Je cherche la vie par la mort, et je demande une mort impossible dans la source de la vie, quand je ne veux être qu'en vous ; c'est votre souveraine perfection, qui fait que je conçois ces désirs, et que je me trouve dans l'impuissance : je ne puis être satisfait qu'en vous, et je ne puis vivre qu'en moi ; quels attraites et quels obstacles à mon amour ? O mon Dieu, que suis-je, et qu'êtes-vous ? Si je ne vous puis ici /35/ posséder tranquillement, ni dans vous, ni dans moi, faut-il que je vous cherche dans les créatures ?



choses, ne jette les attraites imperceptibles dans les bonnes âmes, pour les obliger à des contemplations où elles trouvent une espèce de jouissance.

Je puis donc me promener dans le monde, comme dans une grande ville, avec des transports continuels d'allégresse, parce que je rencontre partout les /41/ images de mon Prince ; partout je vois des ordres, et des lois de sa sagesse, des triomphes de sa puissance, des marques illustres de sa grandeur, des profusions magnifiques de sa bonté. Tout parle à mes yeux par de beaux effets, en l'honneur de la première cause, qui est un acte très pur ; Tout m'arrête pour entendre les panégyriques du souverain Monarque, dont je me tiens l'agent et le favori ; certes je ne puis avoir que des transports de joie entre toutes ces créatures qui lui dressent des triomphes.

Toutes les fois que je regarde lever le Soleil, il /42/ me semble que j'assiste à la solennité que fait le monde, pour célébrer le jour de sa naissance, et la lumière, qui rend les beautés à toutes choses, après les confusions de la nuit, me représente la sagesse qui les fit commencer d'être en les tirant de la privation : Quand je vois paraître ce demi-cercle de feu sur un horizon émaillé de perles et de rubis, et qu'en fort peu de minutes, j'en vois le globe parfait dans une éclatante Majesté, qui se rend encore assez douce pour être vue ; les larmes que mes yeux versent, ne sont pas moins de joie, que de faiblesse, et à mesure qu'ils se confondent /43/ je me ravis en la souveraine bonté, qui surpasse nos puissances par ses bienfaits. Venez, dis-je, l'âme des beautés, intelligence sensible de la nature, illustre ministre des grandeurs de Dieu ; venez vivifier toutes choses par vos lumières et par vos chaleurs, pour nous faire voir que tout subsiste par la sagesse et par l'amour de votre Prince.

Quand je vois ces magnifiques assemblées de fleurs, qui se contestent le prix de la beauté dans un parterre ; quand je vois ces délicieuses glissades de poissons dedans l'eau ; des insectes vêtus d'or et de broderie ; ces musiques douces ou plus /44/ hautaines des oiseaux, qui semblent accompagner les spectacles, que tous les agents nous donnent de leurs générosités ; Je considère toutes les créatures dans des solennités publiques, où mon amour jouit d'un indicible contentement, parce qu'elles se célèbrent toutes pour la gloire de mon Dieu.

Le premier homme dans son innocence, jouissait du monde, dit le Sage, principalement en ce qu'il prenait intérêt à la gloire que toutes les créatures rendent à leur Créateur, et qu'il s'entretenait agréablement en l'idée d'une souveraine bonté, qu'il voyait servie /45/ avec cette magnificence. Le Prophète se ravit en ces mêmes considérations, et comme s'il pouvait ajouter quelque chose aux lois éternelles, qui conduisent la pompe de cette cérémonie, et à la diligence des actions qui s'y emploient ; Il anime les Cieux, les éléments, les animaux, toutes les conditions des hommes, à louer Dieu, par la fidélité de leur service.

Je jouis de Dieu en ses présents, où je vois les preuves sensibles de sa bonté, de sa sagesse, de ses autres perfections, et parce que je sens en moi des désirs extrêmes de lui en donner de la gloire, je suis ravi de me /46/ voir en cela



représentez dignement comme eux tous les bons offices de la souveraine sagesse, parmi les hommes. Que ne devons-nous espérer du Ciel, sans doute nous y serons semblables aux Anges, puisque nous en avons déjà ces éclatantes qualités dès ce monde.

Il faut avouer que notre âme souffre quelques contraintes dans le corps, mais elles sont avantageuses au bien général de l'univers, parce qu'ainsi le degré spirituel s'unit à la matière, par une imperceptible /52/ transfusion, semblable à celle des couleurs bien adoucies d'une peinture, et cette diversité réunie, représente mieux les immenses perfections de la souveraine unité. Le corps avec ses faiblesses, ne laisse pas d'être, un organe très propre pour toutes les facultés de l'âme, nos sens découvrent tous les objets, notre tempérament est comme un élixir du monde, qui nous donne de la sympathie avec toutes choses ; la main est un instrument à tout faire, sous les activités d'un esprit, qui a des inclinations universelles pour tout.

Certes les éléments nous /53/ rendent beaucoup de respect, de se contenir en paix, avec des qualités ennemies dans un si petit lieu, et d'entrer si librement en composition pour notre sujet, que si notre corps ne dure pas tant que celui du monde, en récompense, il n'est pas régulièrement sujet à des maladies chroniques, proportionnées à celles des hivers, des orages, des autres défaillances ordinaires des diverses saisons, et les mauvaises rencontres des astres, n'offensent pas notre beauté, toutes les fois qu'elles ruinent celle de la nature.

Ne vous figurez pas que les richesses viennent /54/ de l'hasard, ou de l'industrie, ce sont des faveurs de Dieu, qui par ce moyen fait des distinctions entre les hommes, et des ordres nécessaires à la conservation de leur société ; jouissez tranquillement de ces biens, qui sont le prix de plusieurs autres, et qui vous donnent le moyen de tout posséder ; mais élevez-vous au dessus par cette considération, que si vous trouvez l'accomplissement de plusieurs désirs en une seule chose mortelle ; qu'il y a quelque être spirituel plus noble, plus éminent, un Dieu qui est la source de toutes les perfections, et de toute la gloire, où /55/ consiste votre souveraine félicité. Baisez la main qui vous gratifie de ces présents, qui par cette faveur vous élève au dessus de vos semblables, peut-être plus avantagés que vous des dons de nature, et qui récompense vos défauts par cette miséricordieuse distribution. Mon Dieu soyez infiniment loué, de ce que le monde parmi ses désordres, donne encore l'honneur à la sagesse, à la puissance, aux autres éminentes qualités, qui sont les images de vos souveraines perfections : et qu'au milieu des crimes qui vous offensent, il conserve encore de discrètes inclinations qui vous /56/ adorent. Que ne serait-il pour votre service, s'il vous pouvait concevoir comme la source de toutes les puissances, et de toutes les félicités.

Il n'appartient qu'à votre grâce d'élever les âmes dans les tranquilles lumières de la foi, où elles ne sont plus trompées par les fantômes de l'opinion, où elles prennent des forces pour n'être ici corrompues par les présents, ni surmontées par les violences de la fortune. Que je reçois de contentement, quand je considère ces



élevée dessus les trônes, par une secrète vertu, qui rend ses vérités impérieuses, et qui joint en elle la puissance avec la sagesse, comme elle est en Dieu.

Si elle faisait autrefois des secrètes assemblées dans des caves et dans des valons, elle les rend aujourd'hui publiques, par le concours solennel des Peuples, par les voix harmonieuses des cloches, qui en font hautement la publication ; et par les Temples qui montrent en leur éminence sur les autres édifices l'ascendant /62/ qu'elle tient dessus les esprits.

Là cette pompe mystérieuse d'ornements, cette magnificence de cérémonies, est un hommage que les Peuples rendent à Dieu des biens de fortune, qui leur viennent de ses libéralités. Cette profusion de richesses, ces personnes consacrées pour jamais au service des Autels, ces hautes harmonies, ces éclatantes voix de louange, qui tiennent toute l'attention des oreilles ; ces millions de personnes sous un habit de fête, dans une posture, et des transports de piété, me font croire que nous ne sommes plus dans l'indigence, ni dans les misères /63/ de cette vie. Je pense être au Ciel dans cet air de l'éternité, où il n'y a que des lumières, des beautés, que des harmonies ; que des joies, que des ravissements, en la tranquille, et non jamais changeante possession du souverain bien.

Il est vrai qu'en peu de temps, j'éprouve que je ne suis pas encore affranchi des servitudes du corps, et les jours que l'on destine par intervalles aux solennités, nous montrent bien que nos mouvements de piété, qui ont besoin de repos, sont une espèce de violence à la nature. Je suis en cela l'ordre de l'Église, et si je ne puis être dans un exercice /64/ continu de louanges, au moins je l'accompagne de cœur, et je lui donne mes applaudissements dans tous les triomphes qu'elle renouvelle à Jésus-Christ.

Quand elle célèbre sa Nativité, il me semble que mes yeux voient le Ciel tout éclatant de lumières, que mes oreilles entendent ces hérauts de Dieu qui proclament les articles d'une paix immortelle avec les hommes, et qui nous en donnent pour otage un Verbe incarné : J'espère tout avec l'Apôtre ; je ne crains plus ni les efforts de l'Enfer, ni les infidélités du monde ; puisque le Père Eternel a tant d'amour pour notre /65/ bien, qu'il nous donne son propre Fils : Je ne doute plus que la grâce ne puisse élever une âme jusques à l'union de Dieu, puisque je contemple un Dieu qui s'unit au corps, le Verbe Eternel qui se fait homme, et qui épouse notre nature afin de la faire entrer en communauté de ses excellences.

Tous les mystères dont l'Évangile nous entretient le long de l'année, sont les témoignages de la bonté, de la miséricorde, que Jésus-Christ exerce en faveur de ses propres ennemis. De là je relève mes espérances et je me tiens tout assuré qu'il ne refusera pas ses /66/ grâce à une pauvre âme, qui parmi toutes ses infirmités, ne laisse pas de l'aimer et de le servir.

Je ne puis plus douter qu'il ne soit à moi, quand je considère qu'il s'offre à la mort pour me conserver la vie, et que son amour fait qu'il me rend en cela les

devoirs d'un esclave. Je voudrais mourir avec lui, dans les premiers mouvements de ma compassion, mais ses volontés, qui ont un empire souverain dessus les miennes, me le défendent, puisqu'il veut mourir afin que je vive. Je ne sais comment les larmes de joie se mêlent avec celles de la douleur, quand je me vois aimé de /67/ lui jusques à cette extrémité. Je n'aimerais pas sa mort par cette seule considération qu'elle me donne la vie, n'était qu'elle établit en cela sa gloire, parce qu'elle détruit les péchés qui s'en déclarent les ennemis, et par ce moyen, la mort nous est une entrée dans l'éternité, qui sera toute consacrée à ses louanges.

Mais pourquoi le plaindre comme absent, puisqu'il nous promet d'être avec nous jusques à la consommation des siècles ; et que s'il refuse une présence sensible à son Église, c'est pour la disposer à des jouissances plus infinies, et à des unions /68/ plus miraculeuses. Il est dessus nos Autels au Saint Sacrement, immobile comme le centre qui attend les recherches de notre amour, et qui veut faire dans chaque particulier des unions, rapportantes à celle de son incarnation. Peut-être qu'il ne nous est pas visible en cet état, parce que comme notre âme n'a pas assez de force en cette vie, pour voir l'essence divine, elle se trouverait aussi trop faible pour supporter les sentiments de ce grand miracle, s'il était visible ; mais quoiqu'il ne puisse être vu de nos yeux, elle ne laisse pas d'en ressentir les effets, par une surabondance /69/ de grâces, par des douceurs, et des joies, qui lui sont un essai de béatitude.

Enfin notre amour a la satisfaction de voir son Jésus, qui triomphe de la mort, qui monte au ciel avec des mérites infinis, avec une gloire souveraine, dont il veut faire part à tous les hommes. Voilà les ennemis de notre salut défaits, par une puissance sous laquelle ils ne pourront plus faire de révoltes, qui ne leur soient, si nous voulons, désavantageuses, si je me veux servir des grâces qu'il m'offre, rien ne me doit paraître impossible, et je puis conter mes victoires, par mes combats. Si les peines que l'on /70/ souffre en cette vie, reçoivent de si magnifiques récompenses du Ciel ; Courage mon âme ; courage mon corps, c'est commencer votre gloire, d'être au chemin qui vous y conduit ; Déjà vous la possédez en votre chef, en celui où votre amour a mis votre vie, et en ceux que la charité fait d'autres vous-mêmes. Suivez leurs mouvements et leur conduite, vous commencerez dès ici la possession de leurs félicités.



Ces Saints à qui le monde rend de la vénération, ont été des hommes mortels, dans les mêmes infirmités, peut-être dans de plus rudes épreuves que nous, puisque la plupart ont vécu sous la persécution des Tyrans, néanmoins ils sont demeurés si fermes en la foi /76/ et en la vertu, qu'ils ont mieux aimé mourir, que rien faire au préjudice de leur conscience. Je dois et puis la même chose, parce que je puis avoir les mêmes, et peut-être plus grands secours de la grâce, d'autant que les mêmes Saints qui m'animent par leur exemple, me peuvent aider par leur intercession.

Les plus éclatantes solennités, que l'on célèbre en leur honneur, ne sont qu'une petite ombre de leur gloire, qui est si complète dans le ciel, que nous n'y pouvons rien ajouter, et que ces hommages, qui sont un acquit de notre devoir, servent à notre consolation./77/

Le monde donne en cela ses applaudissements aux décrets de la justice de Dieu, qui couronne ces grands courages, qui leur décerne des triomphes ; qui met leurs félicités dans un état de consistance, où la fortune, les douleurs, et les changements, n'auront plus de prise. Il fait une publique amende honorable de n'avoir pas rendu tout ce qu'il devait de respect à leurs mérites, pendant leur vie ; de n'avoir pas reçu ces agents de Dieu avec la vénération qui était due à leurs éminentes qualités, et pour satisfaire à ces défauts, il charge les siècles à venir de rendre ce culte solennel à /78/ leur mémoire.

Que l'amour divin nous est avantageux ; il satisfait les plus intimes affections de notre cœur ; il apaise tous les désordres de ses mouvements ; il établit cette bienheureuse paix, que le monde ne peut donner ; il reçoit les gages, il se consume tous les jours dans les épreuves de l'éternité ; il fait que les mondains qu'il avait pour ennemis, sont les hérauts, et les tributaires de ses louanges. Mon âme avancez généreusement dans cette conduite célèbre par tant de triomphes : Confessez ici avec le Prophète, que de toutes les vies, la plus heureuse est celle qui se /79/ consacre à la piété ; qu'un jour de ces innocentes délices, vaut mieux que toutes les faveurs du monde, et de la fortune, durant un million de siècles. Mon Dieu vos miséricordes sont infinies, vous me faites entendre dans mon intérieur, des voix de jubilation, qui m'animent délicieusement à la suite de la vertu, et puis vous me faites voir, ces solennelles récompenses qu'elle reçoit en ce monde, afin d'élever sensiblement mon esprit à celles, dont elle jouit dans le ciel.





des Philosophes, Dieu est un cercle infini, dont le centre se trouve partout, et qui se peut ainsi posséder en même temps, par toutes les créatures intellectuelles, qu'il en a rendu capables.

Ce ne m'est donc pas assez d'en jouir par la complaisance, que je donne aux bienheureux ; par les espérances que je conçois de parvenir à la même gloire, si je ne pratique les mêmes /91/ vertus ; et si je suis élevé par le secours de la même grâce, le temps et le lieu ne me doivent pas empêcher l'accès d'un bien éternel, immense, infini ; Car s'il nous donne ici quelques lumières pour le connaître, sans doute il peut aussi nous mettre en état de le posséder, par des moyens proportionnés, aux conditions de cette vie.

Nous n'avons pas ces grandes illustrations, qui nous montrent en un instant toutes les vérités dans le verbe ; notre âme ne se trouve pas aussi toute consommée dans les embrasements des Séraphins, qui la transforment, et qui ne lui /92/ laissent plus d'autre vie que celle de Dieu ; Nous n'avons pas encore atteint cet âge de consistance, ni ces forces toutes achevées, qui nous rendent des hommes parfaits et semblables à Jésus-Christ : nous sommes comme des fleurs qui n'étant pas encore bien développées de leur bouton, n'ont ni toute la liberté, ni toute la justesse du mouvement, pour accompagner leur Soleil : Néanmoins parmi toutes nos faiblesses, nous avons quelques élans généreux d'esprit et de cœur, des actes de l'intellect et de la volonté qui nous élèvent à Dieu, avec des délices qu'on peut prendre pour un /93/ commencement de béatitude.

Cela se fait premièrement en la contemplation qui monte par l'ordre des causes, jusques à une première ; qui étudie les lois de la sagesse divine dans ce grand livre du monde ; qui observe tous les rapports et tous les traits de ressemblance, qu'ont les choses inférieures, avec les perfections de leur Créateur, et qui voit dans des principes universels, les ordres que doivent garder tous les siècles. Si les secrets qu'on découvre dans les arts, et les maximes qu'on se forme dans les sciences, donnent tant de satisfaction à l'esprit, qu'il /94/ abandonne pour cela toutes les délices des sens ; quel doit être le ravissement des âmes, qui se considèrent toujours dans les présents, les rayons de Dieu, et qui en ce spectacle si magnifique, ne voient point d'effet de sa sagesse, qui ne leur soient une preuve de son amour.

C'est une seconde jouissance de se complaire dans la beauté de ces œuvres parce qu'on les voit accomplies, et que l'on y trouve ce qu'on y pouvait souhaiter de perfection, si l'on regarde bien les rapports, que les parties ont entre elles, et avec leur tout. Les moindres choses /95/ contiennent de grandes merveilles, quand on regarde le rien de leur origine, la justesse de leur formation et les défauts dont la matière se relève, quand on l'enrichit de ces nouvelles qualités. Mais hélas tout cela ne nous paraît que des ombres, où les traits de la beauté sont perdus, dans un noir et languissant reste de lumière, si l'on compare ces choses avec les perfections infinies de Dieu.

Je suis fâché de ma faiblesse qui ne me permet pas de les bien comprendre, pour les mieux aimer ; je me console néanmoins dans mon défaut, parce qu'il suppose que l'unique objet /96/ de mon amour a des excellences infinies, telles que je les lui souhaiterais, et les voudrais donner, s'il pouvait ne les pas avoir par l'incompréhensible bonté de son essence. Mais encore qu'il ne les puisse recevoir de moi, je ne laisse pas de les lui offrir, par les agréments, par les complaisances, que je conçois de ce qu'il possède : Ainsi par un miracle d'amour, je donne ce que je n'ai pas ; je fais des largesses de l'éternité, de la toute puissance, de la béatitude, au souverain bien, qui ne peut en recevoir ni de déchet, ni d'accroissement. C'est en cela que mon amour est dans la /97/ jouissance, parce qu'il est prévenu en tous ses désirs : c'est en cela qu'il donne des bénédictions immortelles au souverain bien, qui possède dès l'éternité infiniment plus de perfections, que tous les esprits créés ne peuvent comprendre, et ne lui en peuvent souhaiter.

Mais s'il ne peut rien recevoir de moi, il veut que nous recevions de lui ; et comme notre existence, notre vie, notre raison, notre volonté est une image de la sienne, il veut achever en nous son portrait, par une vive expression de sa Sainteté. Les Anges font continuellement de grands efforts, pour se mettre dans /98/ une plus expresse imitation de ses grandeurs, et s'y voient avancés par la rencontre des deux mouvements de l'amour, qui élève les choses basses à l'union des supérieures ; comme il incline les plus éminentes pour joindre et perfectionner les basses.

La contemplation nous peut donner des idées sublimes, néanmoins ses lumières sont enveloppées de ténèbres ; elles souffrent leurs défaillances, leurs éclipses, leur occident, et ne produisent de bons sentiments que par accès ; c'est pourquoi ce n'est pas véritablement jouir des perfections de Dieu, de les /99/ contempler, et de s'y complaire, si l'on ne tâche encore de les attirer en nous par une sainte imitation, et de nous attacher à lui par ces bienheureuses habitudes, qui nous fassent vivre de son esprit.

Ces souveraines perfections ne sont en lui qu'une essence très pure et très simple, mais elles sont partagées dans les créatures, de sorte que comme entre les esprits bienheureux, les Séraphins consacrent principalement leurs exercices à son amour, les Chérubins à sa sagesse ; les trônes à sa puissance, ainsi certaines âmes se rencontrent plus sensibles et plus disposées /100/ à quelques unes des divines perfections, qu'aux autres ; C'est pourquoi j'en fais ici des considérations particulières, qui sont autant de moyens, pour rendre l'âme divine, par la contemplation, la complaisance, et l'imitation de son principe.



Mais comment notre /106/ esprit et notre cœur peuvent-ils avoir l'accès de cette sublime essence pour la connaître et pour l'aimer ? Il faut, mon âme, que vous soyez parfaitement recueillie au point de votre unité, hors des mélange de toutes les choses mortelles, pour toucher l'unité divine ; il faut que l'esprit soit net de toutes les images des choses sensibles dont il s'était servi dans ses autres opérations : car en effet Dieu n'est pas un espèce sans limites, une lumière sans obscurité, un feu toujours ardent sans matière ; quand je le dis, un, son unité n'est pas comme les nôtres singulières, qui pour être /107/ une chose ne sont pas toutes les autres ; la sienne est infinie, et comprend en soi tout le bien, sans composition, par une éminence incompréhensible.

Si nous ne pouvons rien connaître que par le moyen des espèces qui viennent des sens ; hélas ! nos idées les plus pures, et les plus abstraites, seront toujours trop grossières, et ne nous pourront représenter que ce qui n'est pas en cette très simple unité.

Peut-être que notre amour aura plus de facilités à le posséder ; par ce qu'il se peut mettre dans un dégagement plus entier et plus absolu des choses créées, /108/ que la connaissance. Voulez-vous vous unir à Dieu, soyez semblable à la très simple unité de son essence, autant que vous le permet la condition de cette vie, et la force de la grâce ; Eloignez de vous toutes les passions mortelles, tous les désirs, non seulement criminel ou profanes, mais indifférents ; ne vous partagez point au monde ; Refusez-vous à vous-même ; que le feu sacré sépare votre âme de votre esprit, c'est-à-dire les affections naturelle d'avec les divines, avec cette entière intégrité donnez-vous à Dieu, vous en jouirez.

Il vous semblera /109/ quelquefois que votre esprit soit dans une sublime région de paix, de lumières, de sérénités, de joies, où les altération de la terre ne peuvent arriver : quelques uns se trouvent tous recueillis au centre de leur cœur, où ils possèdent en repos des trésors de grâces, un concours des influences divines, un bonheur secret et solide, qui n'est point troublé par toutes les agitations du monde. La Mère Sainte Thérèse se représentait d'être dans le cabinet fort élevé d'un château, d'où elle voyait de loin dessous elle les désordres de la terre, et de la partie même sensitive, comme un /110/ tumulte de bêtes et des valets, qui ne lui ôtait pas les délicieuses tranquillités de ses entretiens. Toutes les saintes âmes, qui sont parvenues à cette simplicité d'esprit, considèrent leur intérieur comme un port, comme un asile, où elles trouvent une retraite assurée contre les violences du monde, comme une sainte solitude, qui les rend seuls, et tranquilles au milieu des Peuples, comme un sanctuaire où elles peuvent continuellement rendre leurs vœux à Dieu ; comme un trésor caché, qui les rend riches en la perte de toutes les autres /111/ choses ; parce qu'il leur donne la jouissance d'un bien infini.



Les créatures n'ont leurs excellences que par un assemblage de parties, qui par ce mélange, les éloigne toujours davantage de l'unité : Mais en vous, mon Dieu, l'étendue infinie de vos perfections n'est autre /117/ chose que la très simple unité de votre essence ; Vous êtes tellement infini que vous êtes un, de sorte que mon amour a de quoi se reposer en votre unité, et de quoi faire des progrès sans fin dans les vastes étendues de votre grandeur.

Je me repose en vous, car que pourrais-je souhaiter au-delà d'un bien infini, qui comprend tous les biens des créatures avec une souveraine éminence, et où je me trouve moi-même meilleur que je ne suis moi-même : Mais le moyen que mon amour soit sans action, et sans mouvement dans les attraits de cette infinie beauté : je /118/ me consacre donc, je m'immole mille fois le jour à son service, et parce qu'après ces oblations je me retrouve toujours en moi-même, mon impuissance me sert de matière, pour honorer l'infinité des perfections divines par des sacrifices continuels, et comme infinis.

Si je ne puis rien ajouter à cette première essence, qui prévient tous mes souhaits, par la plénitude infinie de sa bonté ; au moins je fais quelque chose d'infini pour sa gloire, quand j'aime, quand j'adore son infinité, avec des complaisances insatiables. Mon Dieu ayez de vous –même /119/ et de toute éternité tout le bien possible ; jouissez de votre sagesse, de votre puissance, de votre bonté, de votre gloire infinie, sans que vous soyez en cela dans aucune dépendance de vos créatures : Nous en sommes plus redevables à votre amour qui nous a gratifié de ses faveurs, sans avoir besoin de notre service.

Je ne m'étonne pas que les Anges trouvent leur béatitude à vous contempler durant une éternité, par ce que votre grandeur qui est infinie n'est jamais assez bien connue de leurs puissances limitées, et qu'elle leur présente toujours des /120/ délices incomparablement plus ravissants, qu'elle n'en pourraient recevoir des nouveaux objets. Mon âme vous avez moins de lumières, moins de pureté, aussi moins d'ardeur que ces bienheureux esprits, et néanmoins votre amour a la même infinie bonté pour son objet : hé ! Le moyen de satisfaire à ce que vous lui devez d'adorations ; Au moins si votre faiblesse vous refuse des effets, tâchez de les récompenser en désirs : ne mettez point de bornes à votre amour ; aimez, servez Dieu avec un zèle insatiable de sa gloire ; et parce que vous ne l'aimez pas autant que vous désirez, au /121/ moins désirez toujours de l'aimer plus que vous ne l'aimez ; faites des enchères continuelles sur vos affections, sur vos saintes entreprises ; donnez ces immenses étendues à votre charité, pour honorer l'infinité et l'immensité de Dieu.



ne peut faire mouvement que dans le monde, et dessous le ciel. Chose étrange, dit le Prophète, que quand j'aurais des ailes pour prendre l'essor, quand je me voudrais perdre dans les solitudes, m'enfoncer dans les abîmes, je suis également partout en la présence de Dieu : /127/ et effroyable pensée pour des consciences criminelles ! Mais ô douceurs, ô consolations indicibles, pour l'amour sacré, qui par ce moyen se trouve toujours en possession de son objet.

Il ne me faut plus faire ces grandes courses d'esprit par la considération des créatures ; il ne me faut plus passer le monde et les cieus en idée, pour approcher le trône de Dieu : Mon âme, rentrez en vous-même, vous trouverez qu'il y règne, avec toute la gloire qu'il a dans le ciel. Vous le posséderez, si vous l'aimez, et si la charité vous purge des imperfections qui vous peuvent séparer de lui./128/ Les solitudes ne me semblent plus affreuses, puisque j'y trouve les délices de la cour céleste ; Il n'y a plus d'exil pour moi, si je demeure en Dieu, qui est le premier principe de ma vie, toutes les disgrâces de la fortune ne tireront pas une plainte de ma bouche, et ne feront pas la moindre impression de douleur dedans mon âme, tant qu'elle possédera son souverain bien. Hé ! Pourquoi serais-je dans la défiance de mes forces, quand je considère que j'agis par une vertu toute puissante ?

Dieu est véritablement par tout, mais de sorte que ses souveraines perfections /129/ le relèvent infiniment au dessus de tout ; il est comme répandu dedans et au-delà de tous les espaces du lieu ; néanmoins recueilli dans son unité souveraine, qui le met hors le mélange et le commerce de toutes choses. Cela vous instruit de vous donner aux emplois de la charité avec des étendues si vastes, qu'elles n'aient non plus de bornes, que votre amour, et néanmoins sis tranquilles, qu'elles ne vous ôtent jamais le repos que Dieu vous donne en vous-même. Soyez par la contemplation dans les abîmes de la terre et de l'océan, dans toutes les parties du monde /130/, dans les éléments, dans les eaux, dans tous les siècles, pour y remarquer les merveilles de la sagesse divine, et pour le louer en toutes ses créatures. Soyez comme les esprits bienheureux que l'écriture Sainte appelle trônes, qui ayant une constance invariable, ne laissent pas de se dilater, comme dit Saint Denys, pour recevoir l'infinie Majesté de Dieu. Elle prend en vous la séance, comme en eux ; Bannissez donc de votre intérieur toutes ces petites inclinations de l'amour propre qui le rétrécissent : Déployez comme dit l'Apôtre, les espaces de votre charité, que votre /131/ cœur prenne des étendues infinies, pour recevoir son souverain bien, qui est infini, immense, éternel.





Quelles douces consolations de savoir que tous les sentiments de mon cœur, tous ses bons désirs, toutes ses violentes ardeurs sont connues à l'objet de mon amour, et qu'il ne lui faut point de paroles pour lui prouver ma fidélité. Je /142/ me ravis de savoir que cette lumière essentielle jette sans cesse ces illustrations sur un monde intellectuel, dont elle fait les joies et le bonheur ; que les esprits bienheureux sont éternellement occupés à recevoir ses éclats de gloire, à contempler les beautés divines, à s'en appliquer les traits, et à lui en donner des louanges.

Si l'état de cette vie ne me permet pas toutes ces lumières, ni toutes ces intégrités : je me console de savoir qu'il y ait de plus nobles créatures que moi, qui en soient capables : hélas ! que les pensées des hommes sont vaines, et que leur sagesse est trompeuse, /143/ tous leurs desseins se rapportent à un avenir, qui leur est entièrement inconnu, les plus éclairés sont contraints de se jeter dans cette nuit ; car tout ce qu'ils peuvent avoir de lumières ne s'étend pas plus loin que le moment, où consistent les choses présentes ; pauvres aveugles qui sont souvent dans le désespoir du bien qu'ils ont devant eux, et dans les joies, à la veille d'une disgrâce qui le va jeter dans le précipice ; Mons Dieu, ces différences que le cours du temps, nous sont du passé et du futur, ne sont qu'un objet toujours présent aux yeux de votre éternelle sagesse ; C'est /144/ elle qui fait la suite des causes, le destin du monde, qui donne les ordres aux siècles, aux empires, aux fortunes publiques et particulières ; qui des événements en apparence malheureux, en fait des ombres agréables dans le tableau de la nature, et des pauses nécessaires dans ses concerts. Je ne veux point de Physique, d'Astrologie, de cabale, de profondes spéculations, pour découvrir ces secrètes vérités : Je les possède toutes en abrégé, je les vois toutes dans un principe universel, quand je sais, mon Dieu, que tout est conduit par votre sagesse.

Je me console dans les /145/ lumières obscures de ma foi, qui m'apprend, ô souveraine intelligence, que voyant tout, vous voyez les transports, les gémissements de mon âme ; mais hélas ! vous voyez aussi mes faiblesses, mes langueurs, mes défaillances : ô Dieu de mon cœur, vous voyez ces violents désirs que j'ai de vous plaire, et les efforts que je fais pour me délivrer du monde, afin de m'unir à vous ; vous voyez l'horreur que j'ai de mes défauts, les sentiments que je conçois de votre grandeur ; Vous voyez tous les replis de mon âme, et quoique je sois confus devant vos yeux, à cause de mes imperfections, je suis /146/ consolé dans l'assurance de votre infinie miséricorde ; votre science est une lumière efficace à donner la vie ; vous ne sauriez voir nos infirmités sans les soulager, parce que votre amour est égal à votre pouvoir, et à vos lumières.

Que m'importe du jugement que les hommes porteront de moi, si j'ai les satisfactions intérieures de vous complaire ; Si je puis gagner ce point dessus moi de rapporter toutes mes pensées, et toutes mes actions à votre gloire ; et d'agir toujours pour plaire à vos yeux qui me contemplent. Dès lors je tends à la fin, que toute la nature, /147/ que toutes les sciences se proposent et pour qui les Anges travaillent.





toutes ces beautés, sont faites pour le service de l'homme. Il tient aussi le milieu du monde, comme un Prince entre les créatures qui lui sont sujettes, comme un centre, où la nature rapporte tous ses desseins, et d'où elle prend la justesse de sa conduite.

C'est beaucoup que les choses inférieures travaillent ainsi pour nos plaisirs et pour nos utilités, mais j'estime principalement ces faveurs sensibles dans une nature raisonnable, à cause qu'elles nous viennent de la /157/ main de Dieu, et qu'elles nous sont une preuve continuelle de son amour.

Cette souveraine bonté oblige les Anges, quoique plus nobles que nous à notre service ; Elle se donne elle-même à nous ; le verbe éternel se fait homme ; il s'unit hypostatiquement à notre nature, pour lui communiquer plusieurs avantages de la sienne ; Jésus-Christ efface le péché des hommes, il les rétablit dans les droits de la béatitude, et pour les y avancer il leur donne part à ses mérites infinis.

Ces largesses se font avec une profusion véritablement très libre : néanmoins /158/ générale, comme celle que le Soleil nous fait de ses lumières : Car la grâce de Jésus-Christ se présente au cœur de tous les hommes ; de ce chef elle se répand par de secrètes effusions sur le corps de toute l'Église, elle ressuscité nos bons désirs, elle en provoque, elle en attend les recherches, elle s'ajuste même à nos infirmités dans les sacrements.

Si cet amour éternel nous a donné l'être, s'il nous a favorisé de ses grâces, lorsque nous n'étions dans aucune disposition de les recevoir ; que ne ferait-il point pour un cœur, qui le reconnaît, qui l'adore, /159/ et qui le recherche ? Je ne demande l'usage des biens, que parce qu'ils me sont une preuve de sa divine dilection ; je ne demande que d'être aimé, et voilà que j'en reçois les assurances infaillibles dans toutes les œuvres de la nature et de la grâce.

Jouissez, mon âme, de ces dons si précieux, mais pour les recevoir, pour les reconnaître, et pour vous en servir selon leur mérite, il faut que cette même divine bonté donne de nouvelles capacités à vos puissances ; il faut qu'elle accomplisse son œuvre, en vous réunissant à votre principe ; il faut que ce feu /160/ divin vous élève au dessus de la matière ; qu'il vous purifie, qu'il vous transforme, qu'il vous revête de ses éclatantes qualités, de sorte que vous soyez non seulement le plus grand effet, mais la plus vive image de ses immenses effusions.

Donnez-vous tout entier à la bonté qui se donne toute à vous, et si vous pensez ne lui pouvoir rien donner, parce qu'elle est infinie, donnez à votre prochain, qu'elle substitue pour cet effet en ses droits, et qu'elle met peut-être dans l'indigence, afin de recevoir par ses mains quelque chose, en l'acquit de nos extrêmes obligations. /161/

Il est vrai que c'est un reproche à notre amour de ne pouvoir exercer aucunes libéralités en vue de Dieu, que par une reconnaissance, toujours infiniment inégale à



quand je vois des fruits armés d'écorces dures, amères, épineuses ; des plantes garnies par toute leur tige de dents, d'agrafes, de corsons ou d'une souple sinuosité, afin de /166/ s'attacher à de plus fortes, je m'écrie, ô Providence divine, si vous montrez tant de soins pour des choses si petites, que ne faites-vous pour l'homme, qui est la plus chère de vos créatures.

Il est vrai que nous sommes dans une indigence continuelle de secours, pour entretenir notre vie ; mais le ciel verse sans cesse ses influences, l'air est toujours en état de rafraichir les chaleurs de notre cœur ; les fontaines coulent sans cesse pour désaltérer notre soif, et les fleuves pour entretenir notre commerce, la terre est toujours miraculeuse en ses fécondités, et si quelquefois elle se /167/ montre moins libérale, c'est pour nous laisser le temps d'employer ses biens.

Vous voilà donc dans le monde entre les bienfaits de Dieu, comme un enfant de famille, dans la maison de son Père, où il trouve les commodités de la vie, sans prendre le soin de les acquérir. Jouissez des biens de la nature et de la grâce avec cette sainte confiance, mais arrêtez principalement votre cœur sur la bonté divine qui vous les donne, et possédez tant que vous pourrez intérieurement ce souverain bien, qui est la source de tous les autres.

Quand vous voyez les magnificences d'un beau /168/ printemps, qui avec la Musique des oiseaux, les tapisseries des prés, les éclatantes livrées des fleurs, les joies du ciel et des campagnes, vous dispose à recevoir les fruits de l'été ; jugez en vous-même, qu'un amour si libéral ne vous manquera pas au nécessaire, s'il vous fait ces grandes profusions pour votre plaisir : Ne doutez point que de toute éternité elle n'ait fait des lois aussi justes, et qu'elle n'ait pris des moyens aussi puissants pour la conduite des âmes, que de la nature.

Si elle fait rouler ces vastes machines des cieus, cette innombrable multitude /169/ d'astres, tous ces mondes de lumière pour les commodités de la terre, qui n'est à leur égard qu'un petit point ; elle dispose de même les hiérarchies des Anges, les mérites infinis d'un homme Dieu, pour le salut de l'homme, qui n'est en leur comparaison qu'une faible créature.

Ne doutez pas que ces grand moyens ne soient, si vous voulez, efficaces : Jouissez des biens de Dieu avec une amoureuse et tranquille confiance, qui ne se trouble point dans tous les contraires événements ; Car si vous ne craignez pas que les flots, quoique fort irrités de l'océan, inondent /170/ la terre ; que les tempêtes ne soient bientôt suivies du calme ; que les dégâts, que les difformités de l'hiver, ne soient essuyés par les chaleurs de l'été ; persuadez-vous, que la Providence divine mesurera toujours les disgrâces à votre portée qu'elle en saura tirer de grands biens, et qu'après en avoir peut-être châtié vos insolences, elle vous fera ressentir ses miséricordes.





de toute puissance, de bonté, de miséricorde, et par un regard très pur, et très simple, elle adore Dieu.

Elle se sent délicieusement touchée de cette souveraine bonté, et comme ravie par un transport tout puissant au dessus du monde et de la nature ; elle se voit en présence d'une /181/ lumière infinie, dont il lui est impossible de supporter les éclats ; elle se voit comme exposée à un torrent impétueux de délices, à un abîme de bontés, qu'elle aime et qu'elle craint tout ensemble, parce qu'elle se sent incapable de s'y abonner sans périr : elle dit, mon Dieu, c'est assez, c'est trop de douceurs, pour u ne si chétive créature : ô Dieu de toute miséricorde, donnez vos faveurs avec quelque sorte de proportion, et pour consoler un pauvre petit cœur, ne le noyez pas dans un déluge de félicités.

Mais, hélas ! quand elle craint cet excès, elle /182/ s'éloigne de ce qu'elle aime ; C'est pourquoi elle en redouble bientôt les désirs, elle s'abandonne, elle se précipite, elle se résout de faire périr la nature par un bienheureux naufrage, dans l'essence de la vie. D'abord le cœur humain, qui rencontre ces qualités divines, souffre des émotions semblables à celles que l'on voit en l'embouchure de deux rivières, devant qu'elles aient mêlé leurs eaux, et leur mouvements, et puis il se fait un clame, un silence mystérieux, une tranquille effusion de délices, ou les puissances naturelles sont comme absorbées dans l'immensité, sans plus y /183/ retenir le cours ordinaire de leurs actions.

La mémoire se trouve là toute dépouillée d'espèces ; le jugement abandonne le discours de la raison, il est permis à la seule volonté d'avoir l'entrée dans ces splendeurs ineffables, dans ces spectacles éternels, et d'y posséder plus de biens qu'elle n'en peut concevoir.

Quelquefois elle se trouve comme dans une fête solennelle, dans un saint repos, qui la met hors les vicissitudes du monde, et qui suspend l'exercice ordinaire de ses actions ; et puis autrefois elle se trouve emportée d'une invincible chaleur, qui veut tout entreprendre /184/ qui trouve les plus grands desseins trop bas, les plus vigoureuses poursuites trop lentes, et qui ne fait jamais assez de progrès, pour posséder le souverain bien.

Bienheureux état, s'il nous était toujours permis : Mais hélas ! Nous ne sommes pas ici dans la région de notre béatitude, car après ces lumières, ces délices, ces extases de l'amour, l'âme retombe bientôt dans sa constitution naturelle : il est vrai qu'au sortir de ces splendeurs, elle n'en rapporte pas des espèces assez vives, pour faire une nette connaissance ; néanmoins il en reste /185/ quelques idées confuses, d'où procède la jubilation, qui est le transport d'un amour qu'on ne peut ni taire, ni exprimer. En ces rencontres, les Saints ont quelquefois fait des saillies de voix, de gestes, ou d'actions, peu convenables, qu'on appelle une sainte ivresse, parce que le cœur tout attentif à son souverain bien, qu'il vient fraîchement de perdre, le poursuit encore, sans considération de la bienséance morale. Il est tout en désirs dans son cher objet, sans pouvoir encore résoudre à la



L'âme porte dans le plus intime de son essence un solide et parfait sentiment de Dieu, où elle a recours, où elle trouve sa vie, son contentement, sa retraite, ses délices : et comme elle n'a jamais possédé les splendeurs divines, que sous l'obscurité d'un nuage, elle n'en jouit aussi que sous le secret, et sous le silence. Elle /191/ lui offre sans cesse des sacrifices de justice, et de bénédictions, mais à huis clos, comme lui ordonne Jésus-Christ, sans éclat, sans cette pompe, et cette parade, qui satisfait plus aux yeux du monde que de Dieu.

La nature achève ces plus beaux desseins, dans des lieux couverts, elle produit l'or dans les mines, les pierreries aux creux des rochers, le corail au fonds des abîmes : elle fait les grandes opérations de la formation, de la nourriture, du sens et du mouvement de l'animal, au fonds des organes, qu'elle dispose encore pour cet effet, en /192/ des lieux qui ne voient point la lumière ; soit parce qu'elle jouit là d'un grand repos, pour y donner de plus grandes attentions ; elle y possède plus fortement des vertus, qu'elle y tient toutes recueillies. Elle n'expose pas de faibles commencements à l'outrage de leurs contraires, elle se fait considérer avec plus d'admiration, de ne point montrer le secret de ses belles œuvres, et ne les point mettre au jour, qu'elles ne soient accomplies. La grâce fait de même les plus grandes actions de l'amour au fonds de l'âme, dans cette solitude intérieure qui l'écarte des bruits, des empêchements /193/ du monde qui reçoit et qui conserve les faveurs du ciel plus entières, qui n'expose point les mérites de la dévotion aux dégâts de la vanité, ni ses défauts aux mépris du monde.

L'amour divin est en nous l'effet de la première unité, qui nous séparer des autres objets ; ses entretiens sont des faveurs qui ne doivent pas être connues des mystères plus vénérables, de ce qu'ils sont plus cachés aux Peuples : Aussi l'on voit par expérience que les sentiments de la piété s'affaiblissent insensiblement, quand on en fait trop de monstre, en gestes, ou en paroles, et qu'ils s'exhalent comme les /194/ parfums s'ils sont éventés.

Il est vrai qu'il faut quelquefois découvrir les secrets de Dieu, comme l'Ange Raphaël le dit à Tobie, mais ces occasions doivent être bien pressantes, et presque aussi rares que celles où les Anges nous paraissent avec des corps. Si Saint François recevait quelques faveurs extraordinaires de Dieu, il ne les découvrirait guère qu'à ceux qui en avaient déjà de grand préjugés, qui le surprénaient en ses extases, et que le ciel semblait en cela destiner, pour en avoir quelque connaissance. Après, tout ce que les instantes prières en pouvaient tirer de lui, n'était qu'à demi-mot ; /195/ sous les protestations du secret, avec des précautions, et des retenues qui faisaient bien voir, qu'il faut conserver les faveurs de Dieu, par une humble et diligente conduite.



tomber dans cette sombre et morne ingratitude, qui ne rend pas à la première bonté ce qu'on lui doit d'honneur pour ses bienfaits.

C'est la science des saints de vivre toujours parmi les hommes, comme devant Dieu, de rapporter tout ce que l'on a de biens à sa gloire de donner aux bonnes œuvres ce qui leur faut de lumières, pour faire voir /201/qu'elles dépendent de sa grâce, et pour informer le prochain par leur bon exemple sans en nourrir notre ambition.

On ne saurait trop s'humilier, ni trop reconnaître que l'on n'est rien que poudre et cendre devant une infini Majesté, et plus nous sommes favorisés de ses dons, plus nous avons sujet de confesser notre faiblesse, qui a besoin de ces grands secours. Ce sont des trésors que je ne porte pas à découvert, crainte qu'ils ne provoquent l'avidité de mes ennemis à me les ravir. Ce sont des matières précieuses, qui me sont données dans un vase extrêmement fragile, /202/ et qui m'avertissent de conduire tous mes pas, tous mes mouvements, avec une attentive circonspection.

La charité bannit la crainte servile hors de notre cœur, mais elle y entretient une autre filiale qui est dans de continuelles, néanmoins tranquilles appréhensions, de faire la moindre chose désagréable aux yeux de son Dieu, elle pèse toutes les actions au poids rigoureux du sanctuaire ; elle purifie l'intérieur de toutes les pensées non seulement mauvaises, mais inutiles et ne voudrait pas perdre le moindre moment qu'elle peut utilement employer à la sainteté. L'âme se relevant ainsi de sa faiblesse, se dilate sous les /203/ lumières et les impressions divines ; elle jouit de cette bienheureuse paix que le monde ne peut donner ; elle voit rouler sous ses pieds toute les conditions de la fortune ; tous les jours, elle fait de grands progrès en mérites, pour aimer toujours davantage un infini, et passe en ce monde la plus innocente, la plus tranquille, la plus heureuse de toutes les vies.

**FIN.**